

fond à la base, jusqu'à un céladon ardent, au sommet.

Je savais qu'en enlevant le couvercle par sa petite poignée qui représentait grossièrement une tête de lion, je verrais apparaître la délicate nuance de ce mélange singulier qu'est la confiture de rose d'orient, régal pour les yeux, le goût, et l'odorat, met et parfum tout à la fois ; et dont la couleur est si vivante et fine qu'on voudrait pouvoir s'en servir pour peindre des pétales de fleurs ou des chairs de femme.

Je revoyais Martha Alexandresca, sa nourrice, confectionnant cette friandise orientale. Malgré ses cinquante ans, elle paraissait encore jeune. Le teint cuivré, les lèvres minces ardemment rouges et d'un dessin presque trop parfait ; les cheveux d'un noir profond ; les sourcils rejoints au milieu formant au-dessus des yeux une ligne nette comme peinte à l'encre de Chine ; elle eut pu paraître belle, n'eût été le nez trop busqué, le menton proéminent et la farouche expression de ses yeux de fauve.

Elle portait le costume des paysannes bulgares de Macédoine : jupe de couleur voyante, tablier brodé, fichu vaguement Marie-Antoinette en soie bleue et jaune, une sorte de béguin de nonne couvrait ses cheveux ; sur le front un ornement d'or et aux oreilles de lourds anneaux ; les pieds et les bras nus.

Accroupie sur ses talons, elle pilait dans un mortier de marbre des pétales de roses avec du miel et d'autres ingrédients dont elle gardait jalousement le secret.

A côté d'elle dans une manne d'osier un monceau de fleurs roses, rouges, blanches, jaunes, de toutes couleurs et de toutes tailles.

Et avant qu'un tout petit pot sorte de ses mains, il fallait que tous ces pétales, qui ne sont rien qu'un peu de parfum solidifié, disparaissent, s'évaporent pour ainsi dire sous le pilon, ne laissant dans le miel que leur arôme délicieux. Cela prenait des heures ; et elle pilait, pilait, pilait, du même mouvement monotone, chantant d'une voix gutturale et rauque, quelque mélodie de laoutar,

dont le bruit de son pilon semblait marquer la cadence capricieuse et sauvage. On eut dit une sorcière préparant un philtre.

Je revoyais Ophta, cette terre des princes XX, grande comme une province. Il y avait de tout là-dedans : du sauvage et du moderne, des forêts vierges, des scieries éclairées à l'électricité et des minoteries du dernier perfectionnement, des vrais ours et des Lœufs importés de Sandringham, des purs sangs achetés chez le duc de Portland et des chevaux sauvages de la Pusztá. Des ingénieurs allemands, raides et gourmés y commandaient à un peuple d'ouvriers Ruthènes, Bulgares, Moldo Valaques en costumes moyenâgeux, qui leur obéissaient en hurlant dans les langues les plus divers.

L'aspect était merveilleux. Au nord des Carpathes se dressaient couverts de forêts d'un vert sombre qui se violaient au coucher du soleil. Au sud, la plaine immense, où la moisson ondulait comme une mer dorée. Plus loin, la prairie, verte au printemps, rousse à l'automne, coupée par le fleuve d'un grand ruban jaunâtre. Entre deux, une zone vallonnée, bocqueteaux, prés, et cultures ; vingt villages, peut-être trente faisaient de petites taches blanches au milieu de cette coloration ardente.

Sur un contrefort, dominant la plaine, alité par la montagne, se dressait le château, grand village lui-même. Là, les contrastes s'accusaient encore par le resserrement des éléments divers.

La partie ancienne où étaient les communs ressemblait à ces burgs du Maroc dont il est tant question maintenant. D'interminables murailles sans ouvertures, coupées de tours carrées, plus larges à la base qu'au sommet et surmontées de chapiteaux à plusieurs pointes. A l'intérieur des cours immenses — où grouillaient pêle-mêle, les bestiaux de race et les bouviers exotiques ; une vie débordante, un bruit, un tohu bohu extraordinaire pour l'oreille autant que pour l'œil — des oripeaux éclatants, des bijoux de clinquant, des tentes de cuivre et des yeux de brai-

se ; des costumes kakis et des lunettes d'or ; — le hurlement des chiens et le ronflement des machines ; un mélange d'usine et de campement Zingare.

Le château moderne, séparé de cette Babel par un terre-plein planté d'arbres, était une immense construction de style italo-mauresque, à un seul étage, élevée sur une sorte de terrasse en granit verdâtre ornée d'énormes vases de porphyre pleins de fleurs. Le toit à l'italienne était surmonté d'un balustre semblable à celui de la terrasse et également orné de vases ; là, encore des fleurs.

L'effet de cette immense façade toute basse et démesurément longue, eut été mortellement triste sans cette débauche de fleurs.

Les fleurs étaient la folie à Ophta. La vieille princesse qui avait pour ces sœurs muettes et odorantes une passion désordonnée, dépensait, disait-on, quatre cent mille francs par an, pour l'entretien de ses jardins, les plus beaux de l'Europe continentale.

En arrière du château presque à perte de vue, s'étendait un immense parterre à la française. On se fut cru à Versailles ; un Versailles plus intime, plus petit, plus ardemment coloré, plus fleuri, un peu tropical ; une copie réduite à l'usage du sultan.

Au pied de la terrasse, une symphonie en vert sombre et couleurs violentes, les canas, les begonias, les hortensias formaient un fond sur lequel se détachaient comme autant de points lumineux, les géraniums, les salpiglossis, les pivoines multicolores, les phlox, les valérianes, les astors.

Puis une immense pelouse, bordée de marbre, ornée seulement de trois bassins aux eaux toujours jaillissantes et de statues. Pas d'enjoliveurs, pas de fioritures, seulement la pureté des lignes et la grâce de ces corps de marbre, blondissants sous le soleil d'Orient.

Plus loin, très loin, la merveille des merveilles : le jardin des roses, — là, seulement, s'était donné libre carrière la passion horticole de la maîtresse de céans.